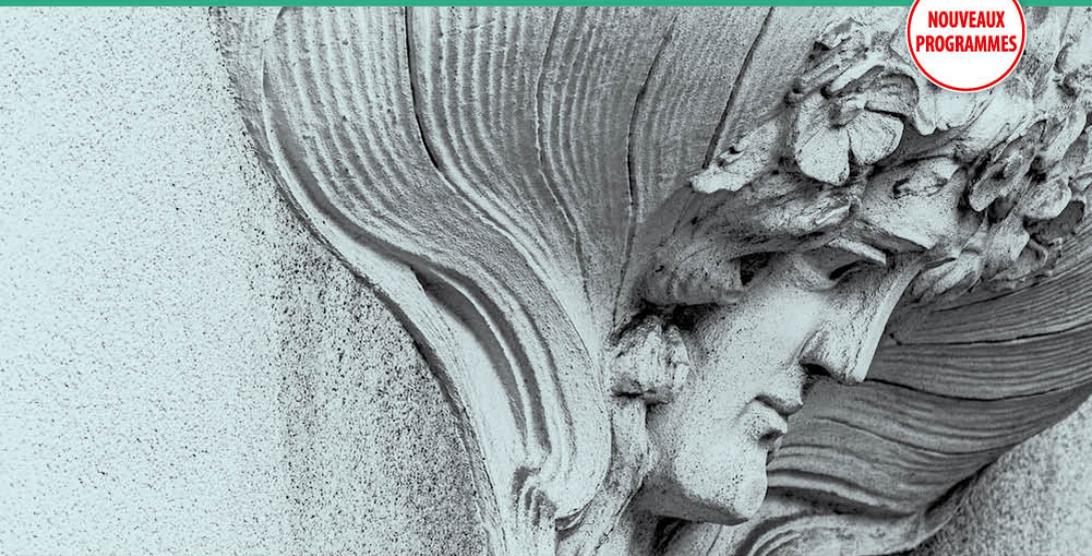


Le latin et le grec au BAC 2023-2024

Spécialité Littérature, Langues
et Cultures de l'Antiquité

T^{le}

NOUVEAUX
PROGRAMMES



Homère, *Odyssée*, chants XIX et XXIII

Jean Giono, *Naissance de l'Odyssée*

Virgile, *Énéide*, chant VI

John Maxwell Coetzee, *L'Âge de fer*

Édith Maillot



Les auteurs et leur contexte

► Virgile

► Un poète de Cour

Né le 15 octobre 70 avant J.-C., Publius Vergilius Maro (plus connu sous le nom de Virgile) est prédestiné à devenir un grand poète. Dès l'âge de douze ans, il quitte Mantoue, son village natal, pour étudier à Crémone, Milan et Rome. Il reçoit ainsi la meilleure éducation qui soit. Vers 45 avant J.-C., de retour à Mantoue, il commence à se faire connaître dans le cercle littéraire d'Asinius Pollion, le gouverneur de la Gaule Cisalpine pour le compte d'Antoine, avec ses *Bucoliques*, un recueil de dix poèmes imités des *Idylles* de Théocrite qu'il rédige en trois ans, si bien qu'un groupe d'admirateurs, nommés les « Arcadiens » (en référence à l'Arcadie, région pastorale de la Grèce antique), commence à se former autour de lui. Mais en 39 avant J.-C., un tournant décisif s'opère dans sa vie : sur ordre d'Antoine, il est spolié de ses terres et quitte sa province natale pour Naples où il compose, en trois ans également, ses *Géorgiques*, un recueil de quatre livres écrit en hommage au travail de la terre. En contrepartie, il reçoit le soutien d'Octave, le futur empereur Auguste, auquel il offre une *recitatio* (« lecture publique ») de son dernier recueil, en présence et avec le soutien de son ministre Mécène, connu pour protéger les artistes et promouvoir les arts et les lettres.

De plus en plus proche d'Octave-Auguste, dont il sert les intérêts, Virgile devient ce qu'on appelle un « poète de Cour », aux côtés de ses contemporains Horace, Propertius et Ovide : lorsqu'Octave reçoit, en 27 avant J.-C., le *cognomen* d'*Augustus* et le titre de *princeps senatus*, deux titres honorifiques qui en disent long sur sa puissance, Virgile se donne tout entier à lui pour célébrer sa gloire et le renouveau national qu'il incarne, avec l'instauration de la *Pax Romana*, tant attendue des Romains après des années de guerre civile. L'effervescence culturelle bat son plein : de nombreuses *recitationes* se déroulent en présence de l'empereur ou en privé (pour la petite anecdote, le livre VI de l'*Énéide* a fait l'objet d'une *recitatio* devant Octavie, la sœur

de l'empereur, qui défaille et offre à Virgile une belle récompense pour le féliciter de sa prouesse !) entre gens lettrés qui se côtoient, échangent entre eux sur des questions littéraires ou philosophiques ou encore, se donnent des conseils sur leurs compositions respectives. Ainsi, la littérature connaît un essor important dans la seconde moitié du 1^{er} siècle avant J.-C., notamment grâce à la générosité et au soutien de protecteurs comme Mécène.

Conformément aux attentes de la littérature épидictique, destinée à glorifier l'empereur et l'Empire, Virgile s'adonne alors, dès l'année 30 avant J.-C., à la poésie épique, avec son œuvre magistrale, l'*Énéide*, qui l'occupe dix longues années. Quintilien raconte ainsi, dans son *Institution oratoire* (X, 3, 8) que Virgile, à l'image de Flaubert, était un auteur laborieux et qu'il ne composait que très peu de vers dans une journée ! Mais Virgile meurt des suites d'une maladie contractée lors de son voyage en Grèce en 19 avant J.-C. (ce voyage avait pour but d'apporter les dernières corrections à son texte), avant d'avoir pu y mettre la dernière main, et malgré son désir de voir brûler son œuvre, Auguste s'y oppose et demande aux amis les plus chers du défunt, M. Plotius Tucca et L. Varius Rufus, ses dépositaires testamentaires, de se charger de sa publication à titre posthume. Virgile est inhumé à Naples, et sa tombe est accompagnée d'une épitaphe que le poète avait composée de sa propre main : « *Mantoue m'a donné la vie, la Calabre me l'a ravie, à présent Parthénopée veille sur moi : j'ai chanté les pâturages, les champs et les héros.* » De son vivant, Virgile est l'un des rares poètes à avoir connu la gloire : de fait, ses contemporains saluent son génie et son talent poétique.

► **L'*Énéide* : une œuvre à caractère national**

Avec l'avènement d'Auguste s'affirme une culture nationale romaine dont le grand poème épique de Virgile, l'*Énéide*, est sans conteste l'illustration la plus aboutie. En effet, Auguste est magnifié et loué dans les œuvres des grands écrivains qui se sont formés avant son arrivée au pouvoir : tous le saluent comme un nouvel Énée et tous l'adorent. De fait, les Romains voient en Auguste un sauveur providentiel qui, par ses victoires dans la guerre civile et dans les guerres étrangères, a su redresser Rome et la faire entrer dans une ère nouvelle, pacifique et prospère, par une restauration morale et politique de premier ordre. Comme Énée, il y a fort longtemps, Auguste est l'homme élu par les destins et apparaît donc, d'une certaine manière, comme le nouveau fondateur de Rome : son avènement est ainsi comparable à l'établissement du Troyen Énée en Italie, et derrière le récit des origines de Rome transparaît, en filigrane, un vibrant éloge d'Auguste. Grâce à lui seront restaurées les valeurs

fondamentales romaines que sont la *fides*, la *virtus*, la *pietas*, la *clementia* ou encore la *justitia*. Avec l'*Énéide*, Virgile n'a donc d'autre but que de se faire l'écho de la montée en puissance d'Octave, avec notamment la magistrale description de la bataille d'Actium (31 avant J.-C.), représentée sur le bouclier d'Énée (*Énéide*, VIII, v. 675-713), et qui signe la victoire définitive d'Octave sur Antoine. Le poète veut également servir la gloire de l'empereur et de célébrer l'esprit national romain, tout en liant le destin de Rome à la civilisation grecque.

L'épopée virgilienne se compose de douze chants : elle s'ouvre sur le récit de la fuite de Troie par Énée, fils de la déesse Vénus et du mortel Anchise, et s'achève sur la mort de Turnus, roi des Rutules.

- Les livres I à VI racontent comment Énée, ayant échappé à la mort lors de la chute de Troie, se lance sur la mer Méditerranée, avec un groupe de Troyens, pour tenter de rejoindre une nouvelle terre promise par les dieux et les destins : l'Italie. Après de nombreuses péripéties, il finit par y parvenir mais doit composer avec le peuple autochtone, les Latins. On a coutume de dire que la première partie de l'*Énéide* est calquée sur le modèle des aventures d'Ulysse, racontées dans l'*Odyssée*.
- Les livres VII à XII relatent de leur côté comment Énée, après avoir épousé Lavinia, la fille de Latinus, roi des Latins, doit se battre pour asseoir son autorité sur Lavinium, la cité qu'il vient de fonder. Cette deuxième partie renvoie plutôt au modèle iliadique.

Énée devient ainsi le fondateur d'une grande lignée de laquelle descendront les rois d'Albe-la-Longue (fondée par Ascagne-Jule, le fils d'Énée), puis Romulus et Rémus. Ascagne-Jule est présenté comme l'ancêtre lointain de la *gens Julia*, la famille de Jules César et – par extension – celle d'Octave, son fils adoptif. Mais si les aventures d'Énée appartiennent au temps du mythe, elles annoncent en même temps l'histoire de Rome par de nombreux symboles et prophéties, comme en témoigne la longue description que Virgile consacre, dans le livre VIII, au bouclier d'Énée, sur lequel il retrace « *l'histoire de l'Italie et les triomphes des Romains* » (*Énéide*, VIII, v. 626). Ce passage proleptique est à l'image de celui qui clôt le livre VI de l'*Énéide*.

► Le livre VI ou la catabase d'Énée

Si l'épopée virgilienne peut se lire d'une traite, comme un ensemble cohérent, chaque livre possède cependant sa propre unité et peut s'envisager de manière quasi-autonome. Or, le livre VI ne déroge pas à la règle. Il est en effet tout entier consacré au récit de la descente aux Enfers (ou catabase, du

grec καταβαίω, « descendre ») d'Énée, accompagné de la Sibylle, la prophétesse d'Apollon qu'il est allé consulter à Cumes. Mais cette catabase n'est pas le fruit d'un pur hasard, elle a une origine bien précise : c'est Anchise, mort depuis quelque temps déjà, qui apparaît en songe à son fils Énée pour lui enjoindre de reprendre la mer, d'aller consulter l'oracle d'Apollon puis de descendre aux Enfers où lui sera révélé son destin glorieux (cf. *Énéide*, V, v. 724-737). Au début du livre VI, avant sa catabase proprement dite, Énée doit s'acquitter de deux missions importantes : consulter la Sibylle, qui habite une grotte profonde, près de Cumes, et rendre les honneurs funèbres à Misène, le trompette jeté à la mer par les divinités marines qu'il a défiées. Pour se rendre aux Enfers, Énée doit également se munir d'un rameau d'or (v. 140-148), qu'il remettra à Proserpine lorsqu'il se présentera devant elle (v. 636-637). Dès lors, son périple peut commencer.

La descente aux Enfers de Virgile constitue ainsi l'une des catabases les plus connues de l'Antiquité gréco-latine. Elle a également profondément marqué les esprits et influencé toute la littérature occidentale, le Moyen Âge comme l'époque romantique, en passant par la *Divine Comédie* de Dante. Deux remarques s'imposent à son sujet :

- Tout d'abord, ce récit a volontairement été placé par Virgile au centre exact de l'*Énéide* car il constitue la clef de voûte de son œuvre : si Énée descend aux Enfers, c'est en effet pour apprendre de son père Anchise sa destinée, prélude nécessaire à la réalisation de l'histoire de la future Rome. Or, si l'on replace la prédiction d'Anchise dans l'ensemble de l'œuvre, on voit à quel point tous les événements s'enchaînent, fixés par le destin : l'avenir de Rome a déjà été suggéré par la prophétie d'Hélénos au livre III (v. 441-462) ; il est confirmé par Anchise au livre V (v. 724-737), puis révélé à Énée, l'Élu des dieux, au livre VI ; et, pour finir, il trouve son aboutissement dans la description du bouclier du héros, située à la fin du livre VIII. Ainsi, les prédictions se complètent les unes les autres, mais sans jamais se répéter, si bien qu'une profonde unité se dégage de l'ensemble de l'*Énéide*.
- De plus, cette catabase s'ouvre sur une invocation solennelle du poète lui-même. Cette *vox poetae* s'apparente en fait à une prière : « *Dieux, auxquels appartient l'empire des âmes, et vous, ombres silencieuses, Chaos et Phlégéthon, lieux silencieux dans la nuit profonde, qu'il me soit permis de dire ce que j'ai entendu, qu'il me soit permis, par votre puissance divine, de révéler les secrets enfouis dans les profondeurs*

obscurus de la terre. » (v. 264-268) Poète inspiré, lui-même *vates*, Virgile demande aux divinités infernales la permission de révéler ce qu'il a vu et entendu. C'est un procédé épique courant, imité d'Homère et d'Hésiode, mais il prend ici une valeur particulière : en effet, le poète nous met brusquement en présence des puissances infernales et nous fait entrer, brutalement, dans le royaume des ombres. C'est une manière pour lui de nous faire pleinement participer à la catabase de son héros.

En outre, Virgile ne part pas de rien pour raconter le périple d'Énée, il dispose d'un modèle : la visite d'Ulysse chez les morts (qu'on appelle en grec une *vékvia*), racontée au chant XI de l'*Odyssée* homérique. Mais, somme toute, les points communs entre ce récit et celui de Virgile sont peu nombreux : alors qu'Énée descend véritablement aux Enfers, Ulysse, lui, par une série de rituels, fait monter les âmes des morts jusqu'à lui. Le récit de Virgile est donc le premier à offrir une description détaillée du monde des Enfers, tel que les Anciens le perçoivent et tel qu'il est fixé dans l'imaginaire collectif : un monde froid, sombre, un paysage d'eaux stagnantes et de marais, un univers peuplé d'ombres et d'âmes en tout genre. En fait, le poète fait appel à la croyance des Romains en la mythologie : les Enfers sont-ils vraiment comme il les décrit ? Sa parole est-elle fiable ? Quel crédit apporter à ce qu'il relate ? Le périple d'Énée soulève deux questions majeures : l'interprétation des mythes, d'un point de vue rationnel (ce qui pose le problème de l'articulation entre le mythe, d'une part, et la raison, d'autre part), et le caractère allégorique de cette descente aux Enfers, qui, d'un point de vue philosophique, peut s'apparenter à l'itinéraire de l'âme vers la connaissance. Cette catabase est en effet pour Énée un véritable voyage initiatique. Lorsqu'il paraîtra devant son père, non seulement il apprendra le destin glorieux de ses descendants, mais en plus, il recevra de lui un enseignement sur le fonctionnement du monde. Ainsi, la révélation d'Anchise est double.

► J.M. COETZEE

► Quelques indications biographiques

Pour reprendre les premiers mots d'A. VIOLA, dans *J.M. COETZEE, romancier sud-africain*, paru en 1997, « *beaucoup de lecteurs français se posent la question : qui est J.M. COETZEE ?* » De fait, moi-même, avant d'écrire ce livre, j'ignorais totalement jusqu'au nom même de cet auteur ! On trouve peu

d'informations à son sujet mais de rapides recherches m'ont permis d'établir qu'on ne peut lire et comprendre son œuvre sans tenir compte du contexte sud-africain qui la caractérise tant. De fait, John Maxwell COETZEE est né le 9 février 1940 au Cap dans une famille issue de colons hollandais : en Afrique du Sud, on les appelle « Afrikaners ». Son œuvre, *Boyhood. Scenes from Provincial Life*, publiée en 1997, est en général considérée comme une sorte de biographie de l'enfance du romancier. Chez lui, on parle couramment anglais, ce qui explique son aisance dans cette langue qui n'est pourtant pas sa langue maternelle. Les relations entre son père et sa mère ne sont pas simples, le couple conjugal est désuni et l'ambiance à la maison est de ce fait souvent tendue. J.M. COETZEE commence ses études en Afrique du Sud, à l'université du Cap, à la fin des années 1950, alors que le gouvernement continue à renforcer le régime d'apartheid. En 1961, l'écrivain obtient une double licence (anglais et mathématiques), puis une maîtrise en 1963. De 1962 à 1964, il séjourne en Grande-Bretagne et occupe un poste de programmeur en informatique. En 1965, il reçoit une bourse pour étudier à l'université du Texas, à Austin, en échange de quelques heures d'enseignement. Il y réalise une thèse sur Samuel Beckett, thèse qu'il soutient en 1969. Après avoir enseigné quelque temps à l'université de l'État de New York à Buffalo (1968-1971), il rentre dans son pays en 1972 où il devient professeur à l'université du Cap. Sa première œuvre romanesque, *Terres de crépuscule*, est publiée en 1974. Sur le plan littéraire, il se fait connaître en Afrique du Sud et à l'étranger : il est le seul écrivain à recevoir deux fois le Booker Prize, en 1983 pour *Michael K, sa vie, son temps*, et en 2000, pour *Disgrace*. Son roman *Age of Iron* paraît quant à lui en 1990, année de la libération de Nelson Mandela, condamné à la prison à vie en 1964. En 2003, il est de nouveau auréolé de gloire et obtient le Prix Nobel de littérature, qui récompense l'ensemble de son œuvre.

Pour revenir au roman qui nous intéresse, *l'Âge de fer*, on peut dire qu'il est particulièrement ancré dans la vie de son auteur et dans l'actualité de l'Afrique du Sud : l'action se situe en 1986, qui correspond à une période où l'état d'urgence est déclaré dans la ville du Cap. De fait, en 1976, soit dix ans auparavant, la révolte née dans la township de Soweto gagne tout le pays, et le régime sud-africain déclare « la guerre totale » à l'ennemi intérieur et extérieur. Comme les opposants au régime finissent par se manifester, après des années de silence forcé, le gouvernement est contraint de réagir en déclarant l'état d'urgence dans le pays, puis en abolissant certaines lois, sans mettre toutefois en cause les fondations de l'apartheid. Le roman est donc en prise directe avec l'Histoire et se veut le témoin d'une époque où tout est à feu et à

sang. L'héroïne, Elizabeth Curren, ancien professeur de lettres classiques à la retraite – ce qui explique les réflexions sur l'étymologie des mots (page 36), la présence des mots, expressions et citations en latin (pages 65, 94, 105, 106, 127, 187, 207, 217) ou encore les renvois aux mythes antiques, comme les mythes de Méduse (page 36), de Circé (page 117) et, bien entendu, de la descente aux Enfers –, va se trouver immergée dans les événements courants des années 1980, qui secouent alors la ville du Cap. Les passages en afrikaans, qui rapportent en discours direct les paroles de la police sud-africaine ou des enfants-soldats en prise aux événements dramatiques dont est témoin Elizabeth (pages 119-121, 174-179, 197), témoignent parfaitement de cette immersion. Avec elle, nous assistons, impuissants, au drame qui se joue en Afrique du Sud, sans même comprendre la langue du pays. Ainsi, à travers son regard acerbe d'universitaire sur le monde qui l'entoure, Elizabeth Curren va condamner, de manière cinglante, le régime de son pays et s'appliquer à dénoncer les exactions commises par les dirigeants de l'apartheid. Elle sera particulièrement sensible à

► Le contexte historique : l'apartheid

En afrikaans, le terme « apartheid » signifie « séparation ». Il désigne un régime ségrégationniste mis en place en 1948 et à la tête duquel se trouve une minorité de Blancs, qui ont fait le choix d'affecter les populations d'Afrique du Sud (noires, métissées, indiennes) dans des zones géographiques déterminées, selon des critères ethniques et raciaux. Cela explique qu'au début du roman, Elizabeth affirme que la terre sud-africaine a été « *aimée insuffisamment* » (page 32) par les envahisseurs blancs qui l'ont allégrement pillée et dévastée, faisant directement écho au discours de Jérusalem, publié en français dans *Le Nouvel Observateur* en mai 1987, où J.M. COETZEE déclare, à propos des Afrikaners : « *Leur amour n'est pas suffisant aujourd'hui, et jamais, depuis qu'ils sont arrivés sur ce continent, il n'a été suffisant.* » Le roman fait donc allusion à la situation d'urgence décrétée depuis 1976 dans la ville du Cap : il se fait l'écho de toute cette rage et de toute cette violence, en suivant les péripéties de deux adolescents, Bheki, le fils de Florence, la domestique noire de l'héroïne, et son ami John. Elizabeth est témoin de l'accident de ces deux garçons (page 68), provoqué par les policiers (page 75), puis elle découvre le corps criblé de balles de Bheki (page 117) et, enfin, assiste, impuissante, à l'exécution, par la police, dans sa propre maison, de John : ce récit s'étend d'ailleurs sur plusieurs pages, pour montrer que la tension dramatique est à son comble (pages 172-178). Ces deux jeunes auraient mérité un autre destin

plutôt que de mettre le feu aux écoles (page 44) ou de ne pas y mettre les pieds (page 77) mais Elizabeth doit accepter qu'ils se battent « *pour tous les insultés et les humiliés, tous ceux qu'on foule aux pieds et qu'on ridiculise, pour tous les boys d'Afrique du Sud!* » (pages 171-172). Elle finit même par comprendre que l'attitude héroïque de ces jeunes est la seule possible dans ce monde qui ne changera pas d'un iota si personne ne fait rien. De fait, sur l'échelle des valeurs de Bheki, il est plus important de détruire l'apartheid que d'aller à l'école (page 77). Car même si ce monde dégoûte profondément Elizabeth, elle a parfaitement conscience que le régime ne disparaîtra pas du jour au lendemain, comme elle le dit à Florence : « *L'apartheid ne va pas mourir dès demain, ni après-demain* » (page 77), et qu'il faut donc agir. Cependant, elle ne peut faire autrement que de vivre dans cette atmosphère morbide, sans vraiment comprendre ce qui se passe autour d'elle, tant son système de pensée est différent. Elle apparaît ainsi souvent en décalage avec ce qui l'entoure. Par exemple, lorsqu'elle part à la recherche de Bheki, dans la township voisine de Guguletu (cf. sujet de type-bac n° 4), elle s'interroge : « *Est-ce que c'est vrai, ce qui m'arrive? pensai-je. Qu'est-ce que je fais ici?* » (page 109) et ne pense qu'à fuir (pages 110-111). À la page 186, elle clame haut et fort, devant Vercueil, sa haine du régime, qui envoie sans vergogne les jeunes à la mort, au nom d'une soi-disant « *camaraderie* » (page 169, en italique dans le texte). Elle ne semble donc guère à sa place dans ce monde qui la répugne et doit faire un effort pour accepter les valeurs qui font agir Florence, Bheki, John ou M. Thabane. On la voit ainsi évoluer au fil du roman et ouvrir de plus en plus les yeux sur la réalité tragique qui l'entoure.

Le roman propose ainsi de multiples images négatives de ce régime qui fait horreur à Elizabeth. Par exemple, elle compare la vie en Afrique du Sud à la vie à bord d'un navire en train de couler, dirigé par « *un capitaine ivrogne et lugubre, un équipage hargneux* » (page 29), à l'image des chefs de l'apartheid. Elle ne mâche pas non plus ses mots lorsqu'elle parle des dirigeants de l'Afrique du Sud qui la répugnent : aux pages 35-36, elle dresse un portrait extrêmement péjoratif de ces gouvernants qui se pavent et parodent à la télévision tous les matins, « *visages pesants et vides* », « *hommes bedonnants aux lourdes bajoues juchés sur leur trône* » qui lui donnent la nausée, puis explore l'étymologie des mots « *stupide* » et « *stupéfier* » qu'elle applique aux Blancs au pouvoir, pour montrer qu'ils sont capables de pétrifier, comme Méduse, une société tout entière. Elle a aussi recours à un réseau d'images bestiales peu flatteuses : elle compare les gouvernants à « *une plaie de sauterelles noires qui infestent le pays* » (en référence à l'une des dix plaies